



La Terre vue d'en haut – L'invention de l'environnement global

A. Gillet

Département de géographie, Faculté des sciences de la société, Université de Genève,
40 Bd du Pont-d'Arve, 1211 Genève 4, Switzerland

Correspondence to: A. Gillet (alexandre.gillet@unige.ch)

Published: 30 October 2015

Grevsmühl, S. V.: *La Terre vue d'en haut – L'invention de l'environnement global*, Paris, Seuil, coll. Anthropocène, 384 pp., ISBN-13: 978-2-02-111129-3, EUR 20, 2014.

Il faut se réjouir de la parution de *La Terre vue d'en haut*. Tiré d'un travail doctoral, voilà un livre qui, à la suite de Denis Cosgrove, nous donne à penser l'histoire du regard géographique, et ce de manière renouvelée. Ce regard porté sur la Terre a connu plusieurs épisodes, péripeties et révolutions au cours des 19e et 20e siècles. Mais il y a regarder et regarder. C'est une chose que de cartographier la Terre, c'en est une autre que de la découvrir d'en haut. Si la première requiert que l'on fasse notre une vision zénithale abstraite – et peut-être, par là, que l'on s'imagine découvrir l'objet dessiné en vue surplombante –, la seconde nous projette littéralement, concrètement cette fois, à notre zénith; dans un lieu qui a sa géographie propre. D'un champ de vision, nous passons à un champ des possibles. C'est tout l'intérêt du livre de Sebastian V. Grevsmühl de montrer que le regard géographique sur la Terre se transforme sans cesse et qu'il peut, le cas échéant, laisser libre cours au meilleur comme au pire – pensons par exemple aux dérives technocratiques et autoritaires contenues dans les projets de géo-ingénierie qui sont le sujet du dernier chapitre.

La tension évoquée par l'auteur entre "contemplation esthétique" et "sentiment de toute-puissance" est présente dans toute cartographie, qu'elle anticipe ou non le vol humain. La vision zénithale *domine* toujours le sujet de la carte, si belle cette dernière soit-elle, et tout cartographe doté d'une attitude réflexive sait combien il est difficile de résister à son pouvoir d'attraction. Ce que nous comprenons, à la lecture de *La Terre vue d'en haut*, c'est combien aujourd'hui l'enjeu s'est accru et que la question est en train de changer de nature. Au-

delà d'une vision du monde, d'une *Weltanschaung*, il s'agit désormais de penser également sa transformation possible.

Si le livre est construit selon une trame plus ou moins chronologique explicitant les débuts puis les développements de la photographie aérienne puis spatiale, trouvant par là son entame à la fin du 19e siècle et traversant tout le 20e, il s'ancre plus précisément dans la période contemporaine plus que jamais marquée – alors que les enjeux du changement climatique s'avèrent de plus en plus globaux et pressants – par les développements de la pensée géo-technicienne et géotechnocratique. Palpable en maints passages du livre, l'inquiétude se cristallise parfois, comme quand l'auteur écrit: "*La poussée de la géo-ingénierie à laquelle on assiste aujourd'hui présente le grand danger de chercher à se légitimer comme véritable alternative à la politique*" (p. 38). Mobilisant Agamben (état d'exception) comme Foucault (panoptisme et biopolitique), il parvient à montrer combien, malgré le côté fantasque de la plupart des solutions envisagées, la géo-ingénierie pourrait à terme, au-delà d'un contrôle environnemental total, dessiner les contours d'un monde en guerre contre la nature et contre l'homme.

Placée en couverture du livre, la photographie *Earthrise* prise le 24 décembre 1968 par William Anders, a longtemps été comprise comme un objet paradigmatic, au sens où, dès lors qu'il y est confronté, notre regard s'en retrouve fortement altéré. D'autres images, pleines ou composites, qu'elles l'aient précédée ou suivie, qu'elles aient été prises par un astronaute ou non, auraient pareillement contribué à changer notre regard et notre perception de l'environnement global. Mais, et c'est là l'intérêt principal du livre, ces images ne peuvent se comprendre sans être au préalable replacées dans une histoire plus vaste de l'étude de la planète comme espace fini et donc maîtrisable. L'auteur pointe l'importance des propos du géographe anglais Halford J. Mackinder, le-

quel, à l'orée du 20e siècle, comprend que la finitude de la géographie terrestre – l'état d'avancement des explorations polaires permet d'imaginer que les pôles, tant Nord que Sud, seront bientôt atteints – a une signification autant géographique que politique. Il s'agit désormais de penser le contrôle de certaines parties considérées comme essentielles.

Sous cet angle, toutes les photographies de la Terre prises depuis l'espace, qu'il s'agisse des premières photos montrant la courbure terrestre prises depuis un ballon, des photos du programme Apollo, ou encore celles composées par la suite, vont venir d'une manière ou d'une autre confirmer cette intuition géographique que la Terre est finie et que dans cette finitude se trouve apparemment notre destin.

Le discours environnemental qui se déploya à l'aide de ces images est bien connu. Or le discours managérial l'est beaucoup moins. Le second chapitre (*"Des utopies architecturales aux infrastructures de survie"*) nous donne à découvrir les projets de Richard Buckminster Fuller ou de Frei Otto. S'y dessine en filigrane ou de façon extrêmement explicite *"l'utopie d'un monde sans pollution, sans pénuries, sans craintes environnementales, un véritable monde clos où tout est sous le contrôle [de la] technique"* (p. 83). La technique, laquelle est derrière toutes les images de la Terre, convoque à son tour un imaginaire extrêmement puissant.

Celui-ci s'inscrit dans la vision cartographique elle-même. Les premiers aéronautes photographes l'ont très vite compris. Les progrès réalisés en matière de vol ne vont pas tant contester la vision précédente que la confirmer. Les pages portant sur l'histoire du planisphère, c'est-à-dire la mise en plan de la terre, sont passionnantes. Qu'il s'agisse de Nadar bataillant avec son appareil photographique à une hauteur de 300 mètres ou d'Arthur Batut tissant des liens entre photographie aérienne et anthropométrie, nous retrouvons toujours la mise en mesures de la Terre. La carte n'est jamais très loin, surtout quand on pensa à doubler ces photographies aériennes de toute une série de métadonnées; l'usage militaire en ligne de mire.

La question qui se pose dès lors, et ceci d'une façon toujours plus claire à mesure que nous avançons dans la lecture, est à la fois simple et essentielle: peut-on devant ces images de la Terre s'émanciper de la vision cartographique et de la logique qui la sous-tend; une logique alliant géométrisation et domination du monde? Si Hans Blumenberg, cité par l'auteur (cf. p. 206), a pu penser à un moment donné de l'histoire de la conquête spatiale que les images du programme Apollo, donnant à voir la Terre sur fond d'infini galactique ou en regard d'un horizon a-terrestre, nous avaient libérés de la visualisation du globe "enrobé" de sa grille cartographique, nous nous devons de remarquer que non seulement ce n'est plus le cas aujourd'hui mais qu'au moment même où ces images paraissaient nous offrir la liberté de repenser la Terre, elles nous enfermaient toujours plus profondément dans la logique cartographique. Il aura suffi d'un artifice très simple: retourner et centrer ces images – à partir de ce mo-

ment, malgré elles et malgré nous, elles allaient faire "cartes" (cf. Gillet, 2015).

Aujourd'hui, quel enseignement en tirer? Assurément qu'il est plus que jamais nécessaire de questionner à la fois notre regard et ce qui le forge à notre insu. Au moment où les progrès de l'aérostation permettaient la découverte de la planisphère en prolongeant la logique cartographique, un cartographe allait de son côté imaginer une cartographie absolument nouvelle. Cette cartographie serait libérée des conventions et donnerait à voir la Terre non pas telle que nous voulons qu'elle apparaisse mais telle qu'elle est, telle qu'elle se présenterait – le rêve était prémonitoire – à une personne la survolant à une altitude de 180 km. Charles Perron, qui avait imaginé avec Élisée Reclus construire un globe géant au 100 000e lors de l'Exposition universelle de 1900 à Paris, voulait en fait ramener cette vision sur Terre, l'offrir au plus grand nombre et démultiplier ainsi les vues et les compréhensions de la géographie terrestre, pour *in fine* la modifier en profondeur, de l'intérieur.

Le livre *La Terre vue d'en haut* se termine avec un appel. L'urgence est désormais de quitter *"l'indifférenciation complète qu'imposent les vues globalisantes, d'abandonner la vue sur l'humanité comme un seul tout et surtout de résister à une passation des pouvoirs aux experts-sauveurs et aux géo-technocrates autoproclamés afin de retrouver d'autres vues, d'autres perspectives, d'autres cosmologies ouvrant sur d'autres avenirs plus pacifiques et plus équitables"* (p. 330). Qu'on comprenne bien l'auteur. Il n'est pas question de refuser le regard de la Terre vue d'en haut ou l'idée d'environnement global, mais bien de se les approprier, de les faire siens. Connaissant leurs histoires respectives et entremêlées, de les transformer, de s'en servir pour questionner le monde tel qu'il est et tel qu'il se donne à voir aujourd'hui, de façon anodine ou spectaculaire. Non de faire de la Terre un domaine dominé d'en haut, soumis au savoir et au pouvoir de quelques-uns, mais de lui conserver ses qualités intrinsèques de milieu de vie commun à l'humanité d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Un monde fini n'appelle pas forcément à l'idée de sa maîtrise. A l'idée de finitude peut succéder celle de complétude. Et devant un monde enfin complet, quelle autre issue reste-t-il sinon d'élargir *"le champ du savoir humain"* (cf. Reclus, 1890:71)?

Références

- Gillet, A.: AS17-148-22727 – Face à la Terre, Geogr. Helv., 70, 27–32, doi:10.5194/gh-70-27-2015, 2015.
 Reclus, E.: Nouvelle Géographie Universelle, Amérique boréale, Paris, Hachette, 721 pp., 1890.